

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 29

Artikel: Le Diable des Alpes : nouvelle suisse : suite
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179402>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Mais si, pour sa lunette, on veut prendre son verre,
On risque ainsi que moi de choisir..... *Isabeau !*

J. PETIT-SENN.

Un de nos bons paysans, Pierre ***, de Gollion, qui parlait pour l'exposition avec sa femme par le train de plaisir, avait tellement entendu parler de l'excessive cherté des vivres à Paris, qu'il s'était sagement précautionné en rempliesant de provisions un gros sac de toile mesurant au moins dix quarterons. Il y avait fourré un jambon, du fromage, des saucissons, du pain, du vin, etc., etc., assez de quoi vivre pendant huit jours et au-delà.

Durant le trajet, nos deux voyageurs surveillaient attentivement le sac. Cependant ils l'abandonnèrent un moment dans le wagon, à Tonnerre, où le train s'arrêta 15 minutes. Pierre et son épouse s'amusèrent à regarder les tables du buffet chargées d'oranges, de poulets froids, de pâtés, etc., sans s'apercevoir que les quinze minutes s'écoulaient. Tout-à-coup on crie : en wagon!... Distraits, ahuris, nos paysans changent de wagon et, ne pouvant monter en même temps, vu la précipitation des voyageurs à regagner leurs places, Pierre se trouve séparé de sa femme par trois banquettes. Non-seulement il était très contrarié de ce désagrément, mais on le vit au comble de l'inquiétude lorsqu'il s'aperçut que son sac lui manquait et qu'il s'était trompé de wagon. Son imagination se donnait largement carrière ; tantôt elle lui montrait de gros voyageurs à l'estomac complaisant chercher les moyens de s'emparer de ses provisions ; tantôt c'était une main indiscrète qui se glissait dans le sac, tantôt un saucisson qui disparaissait dans la profonde poche d'un paletot, et Pierre de se lever toutes les dix minutes pour crier à sa femme, qui était à l'autre extrémité du wagon : *Henriette, as-tu vu le sac ?*

L. M.

En 1829, les eaux du lac grossirent tellement qu'elles s'avancèrent jusqu'à l'hôtel de l'Ancre, dont elles baignaient les murs. Le maître de l'hôtel, frappé de ce phénomène, dont on n'avait pas encore eu d'exemple à Ouchy, traça au pied du mur une ligne noire avec cette inscription :

Hauteur des eaux en 1829.

Les enfants d'Ouchy, qui ne sont pas meilleurs qu'à Lausanne, s'amusaient sans cesse à gratter l'inscription, qui allait bientôt totalement disparaître. Le maître de l'hôtel les avait déjà chassés maintes fois sans résultat. Les mutins revenaient toujours détruire son ouvrage. Un beau jour, exaspéré en voyant une pareille désobéissance et n'écoutant que sa colère, il s'élance, armé d'un fouet, sur les gamins, frappe à droite et à gauche et les disperse. Puis, satisfait d'une juste vengeance, il monte chez lui et reparaît bientôt avec un long pinceau et du noir de fumée. Après avoir détruit les derniers vestiges de sa première inscription, il monte sur un tabouret et trace, six pieds plus haut, une ligne longue et forte avec ces mots :

Hauteur du lac en 1829 !

Ce travail achevé, le maître de l'hôtel recule de

quelques pas, contemple l'inscription nouvelle et s'écrie avec orgueil :

Allez-y gratter, maintenant, tas de vauriens !

L. M.

Un de nos abonnés nous communique la lettre suivante, trouvée samedi dernier près de la Grenette ; elle est probablement tombée de la poche de quelque bon paysan. Nous supprimons la signature.

Bière, le 1^{er} juin 1867.

Cher parens je vous écrit ces quelques lignes pour vous faire savoir de mes nouvelles celles qui sont assez bonne, j'us que apprésent. J'ai un peu tarder d'écrire par ce que j'ai été sing jours à l'embulance mes aprésent je suit bien tout va bien jusque apprésent, la fani va bien mais au manège elle a bien peur quand on tire elle saute elle est venue un peu maince contre les parois du manaige les premiers jours qu'on était a bière elle ne voulait rien de pain mes aprésent elle le mange bien, et il fait bien cher vivre à bière et lorsque il pleu c'est un pétrin inconcevable autour de ces casernes neuve par ce que rien n'est fini est toujours sale il faut se nétoier deux fois parjour nous n'avon pas été sur la plaine j'usque à hier que nous avons été faire le grand manaige quand on a voulu aller sur la plaine on à mi la celle mais au manaige couver on a toujours monté comme je suis partir de la maison avec la couverte. Il fait bien chervivre à bière.

L'éléphant laboureur.

Aujourd'hui les Anglais, dans l'Inde, attellent l'éléphant à la charrue. De ce bel animal guerrier, ils ont fait un pacifique laboureur. On fabrique à Londres d'énormes et très fortes charrues dignes de ce robuste pachyderme. Le paquebot les apporte à travers la Méditerranée, l'isthme de Suez, la mer Rouge et la mér des Indes. Chaque matin, à la pointe du jour, l'éléphant prend son ami le cornac par la ceinture, le place sur son dos et s'en va aux champs. On confie à deux valets de ferme le soin de tenir les deux manches de la charrue. Tant que le soleil est au-dessus de l'horizon, l'éléphant marche, et en marchant il soulève derrière ses pas une bande de terre ou plutôt une longue colline ; il trace de cette manière un sillon d'un mètre et demi de largeur sur un mètre de profondeur.

(Année scientifique.)

Le Diable des Alpes.

IV.

Durant le frugal souper que firent nos deux voyageurs, Tony observa que, pour cette fois, il comprenait pourquoi M. Ludwig montrait si peu d'appétit.

— Cette terrine à soupe où notre hôtesse a fait cuire son riz au lait n'a pas l'air de vous agréer pour assiette commune ; on n'en a pas d'autre, monsieur, il faut bien vous résoudre à manger avec nous, avec ces trois enfants crasseux et ce torchon de cuisinière ; moi j'ai du plaisir à puiser en commun comme font les soldats, et à imiter notre hôtesse qui ne fait pas de façons pour manger avec la servante.

— Attendez, monsieur, dit la vieille femme, cette cuillère

d'étain est trop petite, je vais vous donner la mienne qui est de bois ; et prenant le bas de sa robe pour l'essuyer, elle l'offrit à Ludwig, qui, peu accoutumé à ce genre de vie, et comprenant à peine le baragouin moitié allemand, moitié italien de la bonne femme, déclara qu'il se contenterait de pain et de fromage.

Aussitôt la servante, rallumant un énorme feu, présenta au brasier ardent la moitié d'un fromage qu'elle fit rôtir à la hâte ; lorsqu'il eut pris une teinte suffisamment dorée, elle en coupa une large tranche qu'elle roula en cornet et qu'elle présenta à Ludwig sur du pain noir. Ce mets lui parut très-bon ; mais Tony, qui visitait à quelque chose de plus substantiel, se fit donner du mouton fumé, on refusa de le cuire parce que ce n'était pas le jour de la semaine fixé pour manger de la viande dans la maison ; cependant la vieille femme, dans un accès de politesse, offrit de son côté à Ludwig un morceau de marmotte fumée et toute crue, observant, pour le faire valoir, qu'elle datait d'environ cent ans. Notre famille, grâce à Dieu, dit-elle, n'a jamais souffert l'opprobre de mourir de faim. De père en fils on y maintient une abondante provision de marmotte fumée, dont les plus anciens morceaux ont toujours un siècle de date. Il n'y a pas beaucoup de nos voisins qui pourraient en dire autant, aussi je suis la plus considérée du village. Ludwig promit de manger de sa marmotte un autre jour, et nos voyageurs, fatigués de leur marche, goûteront ensuite, sur de détestables lits, un repos plus délicieux que celui qu'offrent les meilleurs gîtes de la plaine.

Après quelques courses insignifiantes, Ludwig porta ses pas du côté de Val d'Antigore, malgré les instantes représentations de Tony, qui voulait du moins partir avant le point du jour pour ne pas se trouver encore dans les glaciers lorsque le soir viendrait ; mais une telle précaution n'entrant point dans les vues du jeune docteur, qui ne voulait pas être aperçu de Tony lorsqu'il ferait ses conjurations. Il ménagea sa marche avec tant d'art qu'au soleil couchant le terme de la course n'était point encore atteint.

— Qu'allons-nous faire ? disait Tony ; je n'ai pas peur de coucher en plein air, mais j'ai peur du mauvais voisinage.

— Il n'est pas nécessaire de nous établir ici pour la nuit, nous pourrons redescendre et nous loger dans quelque chalet abandonné ; va à la recherche dans les pentes de cette montagne, tandis que j'irai en avant pour admirer la belle vue du soir ; je ne tarderai pas à te rejoindre.

— Vous allez vous casser le cou parmi ces rochers, s'il ne vous arrive pas encore ! Monsieur, monsieur ! il fait si bon vivre ! restez donc avec moi.

— Me crois-tu si poltron que de vouloir reculer ?

— Non, mais je vous crois imprudent ; ah ! je connais mieux que vous les dangers de cette maudite place !

— N'importe, je veux l'escalader, et toi, songe à faire ce que je t'ai dit.

Le bon herboriste avait peur du malin esprit, il est vrai, mais il était trop brave homme, trop attaché à Ludwig pour songer à l'abandonner tout-à-fait ; il fit donc semblant d'obéir en retournant sur ses pas, puis il se mit à gravir une couche de rochers dont il suivit la crête parallèlement au sentier que parcourait son imprudent compagnon de voyage ; sans être vu il pouvait tout voir et lui porter secours à temps s'il lui arrivait quelque malheur, se bornant à la seule restriction de rester à une honnête distance si par hasard le diable en personne paraissait en ces lieux.

La scène qui s'offrit aux yeux des voyageurs n'avait rien du genre de beautés qu'ils avaient tant admirées dans les glaciers de Berne. Les rayons du soir éclairaient un tableau triste et sévère ; c'était le sublime de la nature sauvage. Placé bien au-dessus des limites de la végétation, Ludwig se trouvait à l'extrémité de la vallée qui se terminait par une ligne de rochers perpendiculaires. Au-dessus, à gauche, à droite, d'énormes pics d'un granit brunâtre élevaient vers le ciel leurs cimes inaccessibles. L'intervalle qui séparait leurs dernières sommités était occupé par un large glacier dont les aiguilles innombrables semblaient être suspendues sur la crête supérieure du précipice, et menacer de leur chute l'étroite vallée où se trouvait Ludwig ; en effet, de seconde en seconde, les débris qui s'en détachaient venaient se mêler à ceux de la montagne déjà accumulés sur le sol, et décrivaient, en tombant, de vastes arcs au-dessus de la tête de Ludwig. Tony le vit gravir une espèce de tertre élevé, qui se trouvait au

centre des éboulements, semblable à une île battue par les vagues ; de ce point, où le péril était moins imminent, il lui parut qu'il regardait, les bras croisés sur la poitrine, ce terrible spectacle de la nature en ruines.

Ludwig, alors profondément concentré en lui-même, rassemblait toutes ses forces pour lutter contre l'esprit des ténèbres et pour le soumettre à sa volonté sans perdre le salut de son âme ; le nom magique d'Aloïse, qu'il répétait tout bas, donnait une force surnaturelle à son courage ; il n'hésita plus, et après avoir mis en usage tout l'art des conjurations, il répéta trois fois à haute voix : *Satan, Satan, Satan, apparaîs à ma volonté.*

Une figure monstrueuse parut alors se détacher des aiguilles du glacier, et se précipiter avec la rapidité de l'éclair jusqu'à près de Ludwig, qui crut entendre rugir ces mots : Que désire mon nouvel esclave ?

— Je ne suis point ton serviteur, Satan, je suis ton maître, et je t'ordonne de m'obéir.

— Ah ! ah ! ah ! un maître à moi ? à moi qui osais braver la toute-puissance du Créateur ! Que veut mon esclave ?

— Toi qui obéis à l'appel d'un homme, je t'ordonne de me servir.

— Je suis à toi, mais en retour de ton âme.

— Elle est au Christ !

— Malheureux ! quel nom oses-tu prononcer devant moi, crains ma vengeance, elle est terrible.

Pendant que ces paroles résonnaient aux oreilles de Ludwig, des pics de granit s'écroulaient avec fracas, et des lueurs sillonnaient les interstices des blocs de rochers, qui se succédaient en roulant aux pieds de notre intrépide héros. Une partie du glacier, ébranlée par la commotion, se mit en mouvement et glissant sur sa base inclinée, vint, après avoir décrété dans les airs un arc semblable à celui des eaux d'une cascade, s'engouffrer avec le bruit du tonnerre au fond du précipice.

— Invoque mon secours et je te sauve d'une mort inévitable, continua la même voix.

— Que m'importe la mort ! obéis-moi.

— Mortel obstiné, tu l'emportes, je suis forcé de me soumettre à ta volonté.

— Suis-je aimé d'Aloïse ? en serai-je aimé ? l'obtiendrai-je pour épouse ?

— Tu trouveras la réponse en temps opportun ; mais prends garde ! si la confiance te quitte, si le découragement t'atteint, tu m'appartiens à jamais, rien ne saurait te sauver. A ces mots, l'horrible figure disparut, l'obscurité était complète ; Ludwig restait immobile et plongé dans une réverie profonde, qui se fut prolongée longtemps encore s'il n'eût senti la main de Tony lui saisissant le bras.

— Au nom du ciel ! disait le pauvre homme, suivez-moi, je vous en conjure, j'ai bravé une mort presque certaine pour vous sortir de cette infernale place. Figurez-vous, mon cher monsieur, que de là-bas j'ai vu des morceaux de rochers gros comme des maisons voler à quelques pieds au-dessus de votre tête. C'est un miracle du ciel que vous n'ayez pas été atteint. L'éboulement pourrait recommencer ; si vous ne me suivez pas je vous emmène de force. Voici des cordes, il faudra bien que vous cédez, je suis plus vigoureux que vous.

Ce moyen de rigueur ne fut pas nécessaire ; Ludwig l'accompagna en gardant le silence, et tous deux passèrent la nuit dans un chalet désert, après avoir fait environ une lieue de marche dans la plus profonde obscurité. Ils ne dormirent ni l'un ni l'autre, ils étaient trop agités des événements de la soirée, et lorsqu'ils virent poindre le jour, ils se hâtèrent de redescendre vers le village qu'ils avaient quitté la veille, résolus à retourner sans retard au Pays-de-Vaud.

(La suite au prochain numéro.)

Le dessin à la plume que nous donnons aujourd'hui en supplément, a été tiré à part sur beau papier teinté, et mis en vente au magasin Monnet, place St-Laurent.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.